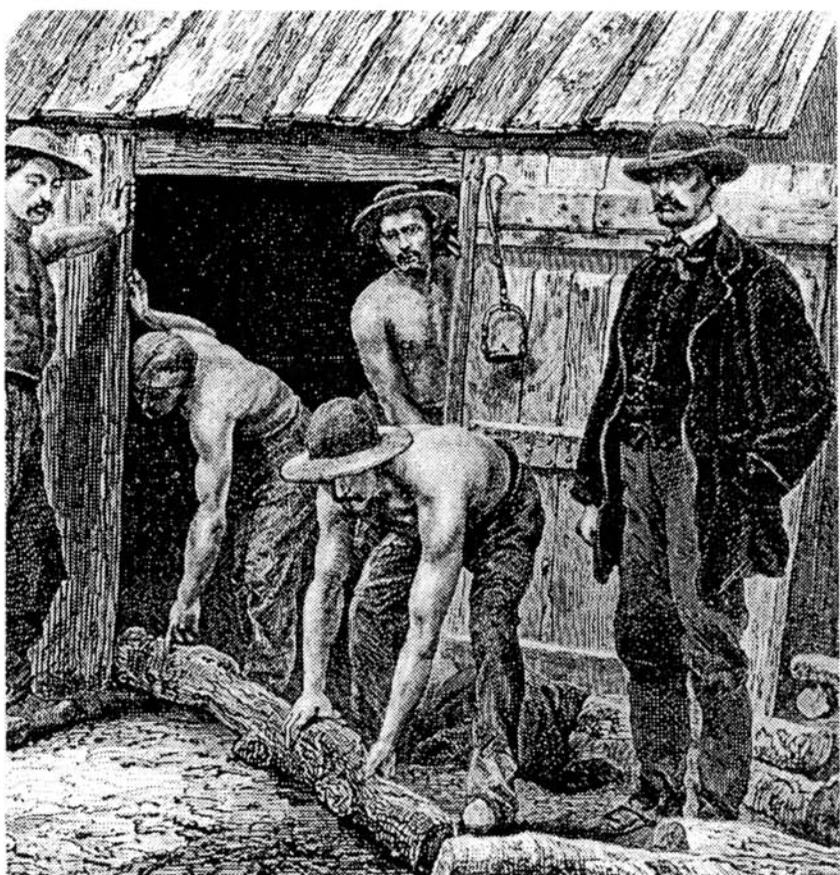


Bulletin
de
l'A.M.I.S.

Numéro 3

3ème trimestre 199'



Louis Simonin en compagnie de boiseurs à la mine de Montchanin
(Saône et Loire).

LOUIS SIMONIN : géologue et reporter

Conférence de Christian Baillargeat du 10 mars 1984

De nombreux savants et chercheurs du XIXe siècle ont attaché pour toujours leurs noms au développement des sciences de la Terre ; nous pensons en particulier à l'abbé Haüy, à Dufrenoy, à Beudant ou encore à Amédée Burat et à Elie de Beaumont. D'autres moins illustres, après avoir connu une notoriété éphémère, ont disparu prématurément de la mémoire collective, pour n'être plus "célébrés" que par quelques amateurs de l'histoire minière. C'est le cas de Louis Simonin, écrivain scientifique aujourd'hui injustement méconnu, qui a laissé une oeuvre littéraire remarquable, essentiellement consacrée aux nombreux périples minéralogiques qu'il fit de par le monde et à l'histoire des mines et des mineurs.

Ingénieur géologue distingué, voyageur infatigable, "reporter" plein de vie et savant vulgarisateur, c'est ainsi que ceux qui l'ont connu parlaient de Louis Simonin, qui naquit en 1830 à Marseille (où son père conjugait les professions d'imprimeur et de journaliste). Il devait décéder en son domicile de la rue de Turin à Paris d'une maladie de coeur, le 16 juin 1886.

L'incroyable richesse de sa vie concide avec l'une des périodes les plus turbulentes de notre histoire politique, puisque Louis Simonin vit le jour sous le règne du dernier roi de France (Louis-Philippe), vécut les balbutiements de la IIe République, et quitta ce monde aux débuts de la tumultueuse mais très durable IIIe République, peu avant que Jules Grévy ne perde la présidence, victime des indécidables de son gendre Wilson qui avait mis au point un lucratif commerce de décorations au Palais de l'Élysée. Louis Simonin ne fut pas indifférent à la politique, comme nous le verrons, et c'est pourquoi nous insistons quelque peu sur ces circonstances.

Spécialiste des sciences géologiques et de l'art des mines, Louis Simonin fit d'abord ses études au collège de Marseille. Admis à l'Ecole des Mines de Saint-Etienne, il en sortit avec le titre d'ingénieur en 1852. Il était entré dans cet établissement en 1849 après avoir satisfait au concours d'admission, mais le quitta brusquement dans les premiers jours de janvier 1850, rappelé par sa famille. Il y revint dans le courant de cette même année et effectua par la suite une scolarité normale. Le conseil de l'Ecole, à sa séance du 18 mai 1853, lui attribua la première place pour le rapport, mémoire et journaux qu'il avait remis en fin d'études. Il est plaisant de relater que ses professeurs le jugeait d'une "intelligence assez vive", mais regrettaient qu'"il ne fournit que peu de travail et fasse preuve d'une certaine légèreté".

Il travailla par la suite dans différentes exploitations minières telles les Houillères de Saint-Etienne, d'Epinac, les mines du bassin d'Aix-en-Provence ou encore dans celles de la Maremme (Toscane) qu'il dirigea dans des conditions d'insalubrité et d'isolement qu'il expose dans "La Vie souterraine"... où il regrette néanmoins cette période de sa jeunesse.

En 1860, il fit un court séjour au Chili où les autorités gouvernementales lui avaient proposé d'occuper la chaire d'Exploitation des Mines et de Métallurgie à l'Institut de Santiago, mais la faiblesse du salaire qui lui avait été proposé et le manque d'assiduité des élèves l'amènèrent rapidement à donner sa démission.

Revenu en France, il devait accomplir, en 1859, son premier voyage aux Etats-Unis, puis fut chargé de mission: - à l'île de la Réunion en 1861. Les circonstances qui l'y conduisirent sont amusantes: vers la fin du XVIIIe siècle, le Chevalier de Parny, parent du poète, avait la douce manie d'extraire du sable des plages les grains de péridot-chrysolithe, qu'il prenait pour de l'or... L'affaire revint "à flot" vers 1855/60 et une "Société des mines d'or de Chrysonèse" (= île d'or) fut montée à grand tapage: non seulement on affirmait avoir détecté de l'or et même du platine dans le sable des plages, mais encore avoir reconnu, en place dans l'intérieur de l'île, des filons aurifères. Les actionnaires affluèrent, et des personnages haut placés furent mêlés à l'opération. Simonin établit rapidement que l'or des plages n'était que du péridot, et que les "filons aurifères" n'étaient que des fractures pyritisées des roches volcaniques. Malgré ces conclusions, l'affaire des "mines d'or de Chrysonèse" eut la vie dure, et les spéculateurs continuèrent leurs activités quelques années encore... Simonin raconte cette curieuse affaire dans son ouvrage "la Vie souterraine".

- à Madagascar en 1863: c'est son expérience des mines de charbon qui le fit désigner pour examiner les gisements de houille découverts dans la grande île.

Ses connaissances étendues et son expérience d'homme de terrain firent qu'il fut nommé professeur de géologie à l'Ecole Centrale d'Architecture, lors de sa création en 1865. (Cet établissement de l'enseignement supérieur est devenu depuis l'Ecole Spéciale d'Architecture.)

En 1876, il fut choisi comme commissaire de la France à l'Exposition de Philadelphie, puis membre du jury de l'Exposition Universelle en 1878. Louis Simonin fut fait chevalier de la Légion d'Honneur en 1867, puis officier dans le même ordre en 1879.

Sa triple carrière de géologue, de journaliste et d'enseignant le conduisit à écrire de nombreux livres et articles, dont beaucoup parurent dans la revue "Le Tour du Monde" (éd. Hachette) entre les années 1862 et 1868.

Louis Figuier, autre grande figure de vulgarisateur du temps, rapporte qu'il était un collaborateur dévoué d'Emile de Girardin, considéré comme le fondateur de la presse moderne pour avoir publié le premier journal à bas prix, qui devait donner naissance aux populaires "feuilles de choux", innovation qui provoqua de nombreux remous et amena de Girardin à se battre en duel contre un autre journaliste de renom : A. Carrel, qui fut tué.

Nous n'évoquons que pour mémoire les tentations politiques de Louis Simonin, qui fut battu aux élections générales de la Seine en 1869. Il se présentait à la députation dans la quatrième circonscription comme représentant de la "démocratie, comprise selon le sens des idées américaines", et il n'obtint qu'un insignifiant pourcentage.

Par la suite, dans les élections partielles des Bouches-du-Rhône pour l'Assemblée Nationale, il obtiendra (sans être élu) 35 000 voix comme candidat du Parti libéral.

Entre les années 1859 et 1868, Louis Simonin voyage beaucoup. Il visite, souvent "délégué" par le gouvernement français, différentes régions du monde, et plus particulièrement les contrées minières, alors en pleine exploration. Nous avons déjà cité ses missions à la Réunion, puis à Madagascar.

En 1859, il découvre la Californie, qu'il aborde avec appréhension, impressionné par les récits des voyageurs d'alors qui colportent sur ce pays de fantastiques histoires de violence en tous genres. Mais ces contes s'avèrent bien vite exagérés pour ce globe-trotter averti, qui souligne d'ailleurs : "Dix ans, c'est un siècle pour les énergies américaines" et la Californie qu'il découvre alors, bien qu'exaltante, n'a plus qu'un lointain rapport avec la terrible épopée de la ruée vers l'or, où le plus sûr moyen de se faire entendre était d'user de son arme et où la loi de Lynch tenait lieu de "régime populaire". Il fait connaissance d'un peuple laborieux ("Chacun dit-il, aux Etats-Unis, a sa fortune à faire et peu de temps à donner aux inutiles distractions"), et parcourt des contrées où la recherche de l'or est légalisée.

Le "Claim" est marqué par le prospecteur, qui attend un délai de trois jours. Après ce temps, si aucune réclamation n'a été déposée, le travail peut commencer. Sur un filon, on prend 300 pieds (soit 90 mètres environ) et 600 pour le premier qui l'a découvert. Toutefois, l'exploitation doit se



Chinois lavant les sables aurifères du rocher. Californie

poursuivre sans interruption pour éviter qu'un "jumper" (mineur qui s'approprie une exploitation délaissée) n'occupe indûment les lieux. Cependant, le prospecteur s'accommode de la loi, et le simple fait de laisser ses outils sur le chantier est une marque d'activité (quelques cristalliers des Alpes marquent ainsi leur territoire de nos jours, mais ce n'est pas sans risques !). Une hiérarchie, qui n'est pas sans appeler certaines critiques, s'installe. A la race blanche les placers les plus riches ; aux Chinois ("les parias des placers") le "glanage" sur les placers pauvres ou déjà exploités et largement "écrémés". Ils se consacrent surtout au détournement des cours d'eaux et au lavage des fonds de rivières desquels ces opiniâtres "fils de l'Empire Céleste" savent encore tirer parti.

Simonin fait la connaissance de quelques personnages des plus pittoresques, tels Vermenouze l'auvergnat, qui devient son "homme de peine" ; c'est un ancien laveur d'or, mineur, grand tueur de serpents à sonnettes, couturier et "femme de ménage" à ses heures. Il est adroit chasseur et prône des idées égalitaires, surtout lorsqu'il s'agit de partager la boîte de cigares de son employeur. C'est encore Marie Pantalón (ainsi nommée car elle préfère porter ce vêtement pour le travail, ce qui est tout à fait inhabituel à cette époque. Une chanson de chercheurs d'or "Mary Bloomer", perpétue son souvenir), française, exploitante de placers.

Durant plusieurs mois il va sur sa mule ou en diligence et en bateau à vapeur à travers les comtés de Californie. Depuis San-Francisco, qu'il décrit comme une ville accueillante, en pleine expansion, sillonnée de belles rues et où s'affaire une population hétéroclite et active (on songe avec émotion que le 18 avril 1906, soit quarante-six ans plus tard un formidable tremblement de terre doublé d'un violent incendie viendra brusquement réduire à néant cette cité prospère), en passant par Coulterville, qu'il atteint après seize heures de diligence ; Sacramento, détruite et reconstruite trois fois, puis Grass Valley (ville des mines par excellence) et enfin Névada, bâtie au milieu des placers, où l'un des principaux établissements de jeux est tenu par une française. Il s'agit probablement d'Eléonore Dumont. Les poils qui lui poussèrent sur la lèvre supérieure lui valurent le pittoresque sobriquet de "Madame Moustache". Simonin en profite pour étudier le maniement des outils alors en faveur pour extraire l'or des alluvions : le "rocker" ou berceau, cher aux Chinois ; le "long-tom", cousin du rocker, l'indispensable batée puis le "sluice". Il découvre la technique hydraulique, qui consiste à détruire les alluvions en place au moyen de puissantes lances ; il visite les mines de quartz, dont on a enfin reconnu l'intérêt et que d'habiles escrocs ont appris à saler à coups de fusil. Ce procédé consiste à projeter de l'or sur la roche afin de faire croire au naïf acquéreur que la teneur en or du filon est riche.

Mais comment Simonin nous parlerait-il des Etats-Unis qui le fascinent sans nous conter l'extraordinaire légende des mines de Californie et du Névada. Il retrace la formidable aventure de la découverte de l'or en Californie depuis le rôle involontaire mais déterminant du mormon Marshall qui en 1848 trouve la première pépite dans la propriété du malheureux Sutter (voir l'Or de Blaise Cendrars) jusqu'à l'épuisement des riches placers et la mise en exploitation des mines. Il nous conduit sur les traces de ces chercheurs insatisfaits qui franchissent les cols de la Sierra Nevada et découvrent près du lac Washoe un important filon argentifère. Il écrit l'histoire du formidable filon d'argent et d'or du Comstock qui monopolisera les énergies et donnera lieu à d'incroyables spéculations et règlements de comptes.

C'est cette extraordinaire production de métaux précieux qui fera dire à Lincoln, quelques minutes avant sa mort, au président de la Chambre Fédérale des Représentants, dans quelle estime il tenait les mineurs du point de vue de l'économie nationale toute entière.

C'est à la fin de son premier séjour en Californie que Simonin, transitant par le Chili, fera une brève escale aux îles Chinha exploitées intensivement pour cet engrais recherché qu'est le guano, formé d'excréments d'oiseaux, et si riche en phosphates et en azote. Un de ses compagnons de route tentera d'en rapporter un spécimen, mais l'odeur dégagée sur le bateau par ce colis encombrant le contraindra, sous la pression des passagers, à jeter par dessus bord cet échantillon au "fumet" si particulier.

En 1867, Louis Simonin retournera aux Etats-Unis afin de visiter le tracé et les travaux du chemin de fer transaméricain et de satisfaire sa curiosité pour le Far West. A cette époque les Indiens (Sioux, Apaches, Cheyennes, Corbeaux) sont en pleine rébellion contre le "visage pâle", et défendent farouchement leurs terrains de chasse, peu à peu annexés par les colons. Simonin emprunte le train, puis s'engage avec quelque appréhension sur les pistes qui mènent au Colorado, où il veut voir les nouvelles exploitations aurifères récemment découvertes dans les montagnes rocheuses. Cette fois dans l'inconfortable diligence de la Wells Fargo, il acceptera le rassurant pistolet que lui prêtera un de ses compagnons de voyage, ne serait-ce que parce que l'idée de se faire scalper ne l'enchantait guère. Après avoir exploré les mines du Colorado, dont il souligne au passage la complexité des minerais qui s'y trouvent et la nécessité de découvrir un traitement métallurgique approprié, il part pour le Dakota, saisissant l'occasion de pouvoir approcher les Indiens lors d'une réunion de la Commission de Paix chargée de traiter avec les différentes peuplades. Il assistera à Fort Laramie au grand conseil que les Indiens Corbeaux tiendront en présence des émissaires envoyés de Washington et qui se soldera par un échec, ces fiers guerriers refusant de devenir des "agriculteurs assignés à résidence" dans des réserves. Simonin devinera l'issue de ce duel inégal qui, quelques années plus tard, conduira les Indiens à une soumission totale. L'Indien ne disparaîtra pas en même temps que le buffle des prairies, ainsi que le voulait la légende, mais il perdra ce qui faisait son particularisme : la liberté, ce qui n'est pas un des moindres paradoxes dans ce pays où s'était instauré la première démocratie depuis l'Antiquité.

Le Nouveau Monde va continuer à passionner Louis Simonin, comme bon nombre de voyageurs du XIXe siècle, et une grande partie de son oeuvre reflète l'admiration qu'il a pour les hommes neufs qui construisent un pays où l'initiative et l'esprit d'entreprise sont les maîtres mots conduisant à la réussite. Il en profite pour égratigner la vieille Europe, où les pouvoirs en place, trop centralisateurs, condamnent dans le "Monde américain" les moeurs de cette nouvelle et fragile nation, en proie aux attitudes les plus extrêmes, où la misère des uns cotoie l'insolente richesse des autres. Il parlera des enfants livrés à eux-mêmes des rues de New-York et des premières expériences "d'éducation surveillée", des ravages de l'alcoolisme, des premiers pénitenciers et des prémices du gigantisme des villes nouvelles, telles New-York ou Chicago, dont la population ne cesse de croître, et qui constituent les véritables "marmites du progrès". Il s'intéressera enfin à la situation des Français d'Amérique, qui, il faut bien le dire, ne brillaient pas dans les emplois les plus élevés mais avaient su s'implanter dans les domaines de la restauration (à Denver : le Café français est tenu par le bourguignon Frédéric Charpiot), de la mode, dans ceux du nettoyage en tout genre, sans oublier les "créneaux" moins avouables de la prostitution et du jeu.

Bien entendu, Simonin ne négligera pas le Vieux Continent, où il assortira également ses voyages de périples peu en vogue à l'époque. En 1862, profitant d'un séjour à Londres, dans le cadre de l'une des nombreuses

expositions du siècle, notre "aventurier" alors âgé de trente-deux ans entreprend, accompagné de quelques amis, une excursion dans les quartiers pauvres de Londres, circonstance pour laquelle il sollicite l'assistance de Price, flegmatique "Inspector of police on common lodging houses" (traduisez: inspecteur de police et des garnis de bas étages). Il peint un tableau saisissant de ce monde de pauvreté et de vice, repaire des pickpockets et des bandits en tous genres. Puis il part pour la Cornouaille afin de connaître les mines de cuivre et d'étain où fonctionnent les pompes à vapeur imaginées par Savery, améliorées par les ouvriers Newcomen et Cowley du comté de Devon et enfin perfectionnées par Watt et Trévithick. Elles permirent un efficace épuisement des eaux et cela jusqu'à des profondeurs de 500 mètres et davantage. L'un des compagnons de Simonin, Durand-Brager, saura croquer artistiquement l'exceptionnel paysage des environs de Tavistock ainsi que la non moins fameuse mine de la Providence, dont les filons étaient alors exploités jusqu'à 200 mètres sous le niveau de la mer, mais surtout sous la mer, ce qui constitue un curiosité minière de taille !

Son goût prononcé pour la découverte ramènera bien évidemment notre "héros" vers l'Italie d'où, après avoir visité les carrières de marbre de Toscane en décembre 1863, il se rendra à l'île d'Elbe et étudiera la géologie de cette montagne de fer, où se côtoient oligiste spéculaire, magnétite et pyrite sans oublier grenats, aiguës-marines et tourmalines, que vendent déjà d'habiles chercheurs locaux aux scientifiques de passage qui osent aborder ce paradis de la minéralogie.

Si l'on fait abstraction d'un court travail sur le gisement d'étain de la Villeder (Morbihan), et contrairement à ce que l'on pourrait penser, Simonin se montre peu prolix pour ce qui concerne la description des mines métalliques françaises ; le court passage qu'il consacre à ces gisements est un long réquisitoire contre la législation minière tatillonne alors en vigueur, qui incite (déjà) les industriels à se tourner vers l'étranger. Hormis les travaux de Vialas qu'il parcourra en 1852, probablement dans le cadre de ses études à l'École de Saint-Etienne, il se contentera d'une longue litanie regrettant pêle-mêle que les mines des Vosges (Sainte-Marie), de Bretagne (Huelgoat, Poullaouen) et des Alpes fussent alors pour la plupart inexploitées.

Outre sa passion pour la géologie, Louis Simonin était également minéralogiste amateur et auteur de talent. Ses écrits sur les techniques de son époque, la vie des mines et les énergies de substitution auraient, semble-t-il, inspiré de grands écrivains contemporains.

Ainsi que nous l'avons souligné précédemment, Simonin, en qualité d'ingénieur des Mines, a essentiellement travaillé dans les exploitations de houille et une bonne moitié du plus remarquable de ses ouvrages, "la Vie souterraine", relate précisément ses expériences et connaissances dans ce domaine - la partie concernant les mines de charbon a d'ailleurs été rééditée aux éditions Champ Vallon, "Collection Milieux". Ce livre très détaillé dénote un remarquable talent d'observation et d'exposition, et l'on s'accorde à reconnaître qu'il inspira le "Germinal" de Zola et "Sans

Famille" d'Hector Malo. Émile Zola, avant d'écrire cet épisode célèbre des Rougon-Macquart, avait très sérieusement étudié les auteurs "miniers" du temps, et les chapitres de l'éboulement du puits du Voreux et celui de l'inondation des galeries (où périssent tant de mineurs) présentent d'incontestables analogies avec certains récits de Simonin relatant d'authentiques accidents de la mine.

En fait, Louis Simonin brosse un tableau très complet et magnifiquement vulgarisé de ce qu'étaient les connaissances en matière de géologie et de l'art des mines au XIXe siècle. Il y décrit avec minutie les techniques de découverte des mines de charbon, du percement des puits et galeries, mêlant adroitement légendes et réalités, mais, mieux encore, il nous fait découvrir l'univers des mineurs qu'il charge à "plaisir" (si nous osons dire) d'un catastrophisme viscéral. Explosions, asphyxies, éboulements, inondations et accidents dans les puits, font l'objet de chapitres détaillés et emphatiques - "Saluez en eux les combattants de l'abîme", dit-il en parlant des mineurs - qui ne donnent guère envie de partager le sort de ces soldats manoeuvrant sur un champ de bataille truffé des dangers les plus divers. On y retrouve aussi les rudes conditions de vie des pays miniers, où femmes et enfants descendent dès le plus jeune âge pour effectuer les tâches les plus pénibles et les plus ingrates : ce sont les hercheuses, qui poussent les berlines remplies de charbon jusqu'au plan incliné, ou encore les gamins chargés d'ouvrir les portes des galeries de roulage au passage des convois et qui restent en poste durant douze heures avec une modeste chandelle pour tout éclairage. On finit par être convaincu que les dures conditions régnant en ces lieux obscurs ne peuvent être valablement combattues que par d'énergiques prières, à l'instar de celles que prononçaient les mineurs allemands pour s'attirer les faveurs des génies des mines qui avaient noms : Nickel et Kobolt ("Sancti Nickel et Kobolt orate pro nobis!").

Simonin sait cependant redonner espoir lorsqu'il énumère les progrès techniques qui s'opèrent. L'éclairage des mines, tout d'abord, s'améliore : Humphrey Davy invente une lampe plus sûre, dont la flamme est protégée par un treillis métallique qui va diminuer les risques d'explosion au contact des gaz grisouteux. De nombreux ingénieurs (tels Marsault et Wolf) s'attacheront par la suite à perfectionner ce système afin de garantir une sécurité croissante (nous ne pouvons, à ce sujet, que conseiller la lecture de l'ouvrage remarquable de C. Dupont : Des Lumières dans la nuit).

La sécurité dans les puits va également s'améliorer. Aux tonneaux d'extraction sommairement suspendues et responsables de nombreux accidents, puisque servant souvent indifféremment au transport des hommes et du minerai, vont succéder des cages se mouvant dans des guides, dont elles sont rendues solidaires et sur lesquelles est installé une double griffe d'acier susceptible de faire brutalement pression sur les guides si le câble se rompt, ce qui a pour effet d'immobiliser le convoi. On doit cette invention (appelée "Parachute") à Fontaine, mineur, originaire de Bruay qui, après avoir été grièvement blessé dans une mine, dût renoncer à son métier mais consacra par la suite toute son intelligence et



Descente par le puits.

son énergie à la mise au point de ce génial système. N'oublions pas également les appareils respiratoires qui se perfectionnent et permettent de faciliter certains sauvetages dans les mines à grisou.

Dans son approche psychologique du mineur, la position hiérarchique de Simonin et peut-être l'aisance bourgeoise dans laquelle il semble avoir toujours vécu prévalent, et la relation qu'il fait de ce que doit être un bon mineur peut paraître quelque peu surannée. Selon l'auteur, mais gardons présent à l'esprit que nous sommes au dix-neuvième siècle, le mineur comprend avant tout qu'il a sa part de réussite et travaille avec plaisir. C'est un homme patient, courageux, dévoué et généralement sobre qui ne nourrit contre son patron aucun mauvais sentiment. Le patron, de son côté, fait preuve de bienveillance paternelle à l'égard de ce travailleur, dont il favorise l'implantation sur le sol minier en construisant des habitations convenables, ce qui conduit le mineur à faire souche et à éviter qu'il n'émigre. Les houillères ont besoin d'hommes stables et qualifiés. Quant à la grève, elle apparaît alors comme une aberration du comportement du mineur, et Simonin lui préfère la docilité, n'hésitant pas à ériger en modèles certains maîtres mineurs dont les qualités premières sont constituées, selon lui, d'un savant mélange du devoir (poussé jusqu'à l'abnégation), et d'une obéissance tranquille. Toutefois, ne nous montrons pas trop catégoriques : s'il est vrai que Louis Simonin se montre parfois condescendant, il reconnaît aussi volontiers l'incontestable puissance de cet homme des ténèbres, dont il partage souvent la vie, qui allie par tradition : expérience et instinct dans l'art de mener la recherche et l'exploitation des filons, à la grande satisfaction de l'ingénieur d'alors, parfois dérouté.

Simonin, peut-être pour ne pas être en reste avec les écrivains de son temps (tel Jules Verne), se livrera à quelques prophéties et abordera le problème des énergies de substitution - car déjà se posait le thème de "l'après". Que deviendra le monde sans la houille, que notre géologue, se voulant rassurant, déclare irremplaçable ? Question rituelle et éternelle de l'avenir de l'homme, lié à la terre nourricière. Après avoir balayé d'un revers de manche le pétrole (il juge les gisements insuffisants), notre homme de terrain "lèvera la tête" et se proposera de mettre le soleil en "bouteilles", ignorant que l'avenir se chargerait de lui donner raison.

Ces dernières considérations ne sauraient faire oublier qu'il fut aussi un minéralogiste amateur ; il publia en 1859 un ouvrage intitulé "les Pierres ou Esquisses minéralogiques", destiné à un large public. Nous n'avons pas pu résister au plaisir de donner en guise de conclusion sa description du chercheur de cailloux, écrite à une époque où l'amateur de minéraux ne risquait guère de rencontrer les panneaux d'interdiction qui fleurissent de nos jours : "Le géologue voyageira donc toujours à pied ; ses vêtements devront être simples et ne provoquer en aucune façon la curiosité des campagnards. Il s'habillera comme le chasseur. Il portera des gros souliers munis de clous et des guêtres en cuir ; sur le dos, une carnassière pour loger les instruments et les cailloux. Des lunettes bleues, pour garantir la vue en été et dans l'excursion des glaciers, sont d'un usage indispensable,

non moins que la canne ferrée et un marteau d'acier pour aider la marche ou attaquer le roc. Autour de la taille, il sera bon d'avoir une ceinture pour passer au besoin les marteaux. Enfin, le chef sera garni par un chapeau mou à larges bords. Les habits seront de laine forte en hiver, de toile ou de laine douce en été. Les instruments seront peu nombreux. Il en est toutefois que l'on ne saurait oublier. Tels sont en première ligne : les marteaux, ciseaux et pics à pointe d'acier."

Louis Simonin ne méritait pas l'oubli ; nous espérons que ce bref essai donnera envie de mieux connaître l'oeuvre de cet homme qui a laissé plusieurs livres passionnants renfermant pour la plupart une riche iconographie consacrée aux mines, aux mineurs et aux minéraux, à laquelle sont empruntés les illustrations de cet article. Il faudra cependant s'armer de patience pour s'adonner à cette prospection originale consistant à hanter les boîtes des bouquinistes et les librairies anciennes de la capitale et de la province et s'étourdir bien des fois en parcourant les dos de ces vieux livres frappés d'or que la patine du temps rend si séduisants, avant de découvrir le titre convoité. Un chercheur doit se montrer opiniâtre et discret, un amateur de livres anciens aussi.

Bibliographie

L'oeuvre de Simonin

La Vie souterraine ou les mines et les mineurs, Paris, Hachette, 1867.

La Vie souterraine - Les Mines et les Mineurs, 1867.

Collection Milieux, éditions "Champ Vallon", réédition partielle du livre "les mines de charbon", 1982.

Les Pierres, Esquisses minéralogiques, Paris, Hachette, 1869.

Voyages en Californie, à l'île Bourbon, dans la mer Rouge, à Londres (quartiers pauvres), dans la Cornouaille, le Pays de Galles, les mines de Saône-et-Loire, le Far West américain, les îles Chincha, publiés dans "le Tour du Monde", Paris, Hachette, années 1862-1868.

L'histoire de la Terre, origines et métamorphoses du globe, Paris, Hetzel 1867.

Les Pays lointains, notes de voyage (la Californie, Maurice, Aden, Madagascar), Paris, Challamel aîné, 1867.

La Toscane et la mer Tyrrhénienne, études et explorations (la Maremme, Carrare, l'île d'Elbe, Chiusi), Paris, Challamel aîné, 1868.

Le Grand Ouest (les pionniers et les Peaux-Rouges, les colons du Pacifique), Paris, Charpentier, 1869.

Le Monde américain, Paris, Hachette, 1876.

A travers les Etats-Unis, de l'Atlantique au Pacifique (le grand désert, les Mormons, les mines du Néveda et de la Californie, les immigrants, les derniers Peaux-Rouges), Paris, Charpentier.

L'Or et l'Argent, Paris, Hachette, 1877.

VIE DE LA COLLECTION

Nous avons le plaisir de vous annoncer que les travaux de l'accès vers la rue de Jussieu ont commencé au mois de juin, nous espérons la fin du gros oeuvre vers la fin octobre. Il restera ensuite la décoration intérieure. Nous pensons ouvrir la Collection tous les jours à partir du mois de janvier 1993.

La Bourse de SAINTE MARIE AUX MINES a permis l'acquisition de quelques beaux spécimens

- Un très beau groupe de cristaux de calcite du Caucase (CEI).
- Deux superbes échantillons de getchellite (rare sulfure d'arsenic et d'antimoine.)CEI.
- Un beau cristal d'uvite (tourmaline magnésienne) de Brumado . Bresil
- Un groupe de cristaux de saphirite de Madagascar.
- Un groupe de cristaux de cyanite du Bresil.

Un merveilleux cristal d'orthose d'Itrongahy, Madagascar, a été généreusement offert à la Collection, par Monsieur Pascal Entremont gémmologue bien connu. Nous l'en remercions vivement. Le cristal complètement gemme et de belle couleur pèse plus de 500 grammes il est parfaitement cristallisé. A notre connaissance il s'agit là du meilleur spécimen récolté dans cette localité.

P.Bariand

A.M.I.S

**Association des Amis
de la Collection de Minéraux de la Sorbonne**

Tour 25 - Rez-de-Chaussée

4, place Jussieu
75252 PARIS Cedex 05